

Symbiose Et Dualité Identitaire Dans L'écriture d'Assia Djébar Essai De Lecture Croisée : Forme Autobiographique, Plurilinguisme Et Dialectique Axiologique

Abdelatif Djebri ¹, Lila Medjahed ²

¹Doctorant Université d'Oran2, Algérie

Email : djebri.abdelatif@univ-oran2.dz –

ORCID iD Link: Abdelatif DJEBRI 0009-0009-4804-1278 .

²Professeur - Université M'hamed Bougara - Boumerdès, Algérie

Email : lila.medjahed@univ-boumerdes.dz

Received : 11/11/2025 ; Accepted : 12/04/2026 ; Published : 26/04/2026

Résumé

Cette contribution scientifique interroge les dynamiques de la symbiose et de la dualité identitaires au sein de la production romanesque d'Assia Djébar. Il s'agit d'analyser l'évolution scripturale de l'auteure, depuis ses œuvres de jeunesse telles que *La Soif* jusqu'à ses récits de la maturité comme *Nulle part dans la maison de mon père*, sous le prisme de la multiplicité langagière et culturelle. En s'appuyant sur une approche critique ouverte aux dimensions sociologiques, psychologiques et historiques, cette étude examine comment l'écriture djébarienne érige un espace d'affirmation et de résistance pour la femme algérienne. À travers le concept d'« autobiographie collective », l'auteure masque le « je » de la narratrice au profit du « nous » des femmes, sublimant ainsi le passage de l'oralité à l'écrit pour soustraire l'intimité au regard du voyeur. L'analyse démontre que l'identité culturelle chez Djébar n'est point une essence figée, mais un processus dynamique réalisant une endosmose féconde entre l'ancrage dans les traditions arabo-musulmanes et l'ouverture sur la modernité universelle.

- **Mots-clés :** Assia Djébar, dualité identitaire, multiplicité langagière, francophonie maghrébine, autobiographie collective, tradition et modernité.

Abstract

This scholarly inquiry examines the dynamics of symbiosis and dual identity within the novelistic oeuvre of Assia Djébar. It traces the author's scriptural evolution, from early works such as *La Soif* to her mature narratives like *Nulle part dans la maison de mon père*, through the prism of linguistic and cultural multiplicity. Grounded in a critical approach that encompasses sociological, psychological, and historical dimensions, this study explores how Djébarian writing carves out a space of self-assertion and resistance for Algerian women. Through the concept of "collective autobiography," the author conceals the narrator's individual "I" in favor of a collective, female "we," thereby sublimating the transition from orality to the written word to shield intimacy from the voyeur's gaze. Ultimately, the analysis demonstrates that cultural identity in Djébar's work is by no means a static essence, but rather a dynamic process achieving a fertile endosmosis between deep roots in Arab-Islamic traditions and an openness to universal modernity.

Keywords: Assia Djébar, identity duality, linguistic multiplicity, Maghrebi Francophonie, collective autobiography, tradition and modernity.

1. Introduction

La littérature, en tant qu'art de l'écriture aux déclinaisons plurielles, s'inscrit au cœur des dynamiques évolutives de la pensée humaine. Face à la multiplication de ses fonctions à travers les époques, se pose inévitablement la question de sa finalité ontologique et sociale : à quoi sert-elle ? Loin de se réduire à un simple divertissement, elle constitue un vecteur privilégié d'enrichissement intellectuel et de médiation culturelle. Dans l'acception critique moderne, comme le théorise Jean-Michel Adam (2005 : 28), le texte littéraire se définit fondamentalement comme un « inter-discours », c'est-à-dire un discours au centre d'influences croisées avec d'autres pratiques discursives.

Au sein de cet espace, la littérature algérienne d'expression française s'érige en un champ d'immersion où l'écrivain se réapproprie sa culture, sa langue et son histoire. Cette pratique scripturale affronte des tensions majeures d'ordre idéologique, culturel et social. À travers ses œuvres majeures, elle opère une recherche systématique visant à affirmer une identité culturelle spécifique. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrit l'œuvre d'Assia Djébar, dont la « francophonie littéraire » témoigne d'une symbiose perpétuelle, d'une alchimie par endosmose où les cultures se transforment mutuellement. Cependant, les personnages féminins djébariens se retrouvent parfois pris au piège d'un univers disloqué, marqué par la perte des valeurs traditionnelles et le déchirement linguistique, ce qui peut plonger le lecteur dans une forme d'altérité voire d'étrangement.

L'œuvre d'Assia Djébar occupe, dans le champ des littératures francophones du Maghreb, une position singulière : celle d'une écriture qui refuse la clôture identitaire au profit d'une pensée du seuil, de l'entre-deux et de la symbiose. Loin de résoudre la tension entre héritage et altérité, entre langue maternelle et langue d'écriture, entre tradition ancestrale et aspiration à la modernité, l'auteure d'*L'Amour, la fantasia* fait de cette tension même la matière de son projet littéraire. Il s'agit, pour elle, non de trancher, mais de tisser : la dualité devient chez Djébar le principe génératif d'une écriture polyphonique, où les voix, les langues et les temporalités s'enchevêtrent sans jamais s'annuler. Le présent article se propose d'examiner cette dynamique de symbiose identitaire selon trois axes complémentaires : l'évolution formelle de l'autobiographie collective, la multiplicité langagière comme lieu de la dualité identitaire, et la dialectique de la tradition et de la modernité envisagée comme une véritable école de valeurs.

Dès lors, notre problématique s'articule autour des liens étroits unissant identité, culture, histoire et création littéraire, à travers les interrogations directrices suivantes :

- Le changement formel de l'écriture djébarienne est-il le fruit d'une symbiose ou d'une dualité identitaire ?
- Quel est l'impact de la multiplicité langagière et originelle sur l'esprit réflexif et créatif de l'auteure ?
- Comment la désagrégation identitaire de la femme se manifeste-t-elle à travers la perte des noms propres, l'effacement des repères et la désintégration du *logos* ?
- Les figures féminines sont-elles le miroir d'une rupture douloureuse ou d'une représentation culturelle harmonieuse bien que duale ?

Cette démarche suppose de dépasser une lecture strictement thématique de l'œuvre pour interroger la manière dont la forme elle-même architecture du récit, statut de la langue, hiérarchie des valeurs convoquées devient le lieu où s'énonce, sans jamais se figer, la question identitaire. Chacun des trois axes retenus correspond à un niveau distinct d'analyse : le premier relève de la poétique du genre autobiographique, le second de la matérialité linguistique du texte, le troisième de son horizon axiologique. Ensemble, ils permettent de saisir comment, chez Djébar, la dualité cesse d'être un donné

subi pour devenir un principe de composition littéraire à part entière, irriguant l'ensemble d'une œuvre qui s'étend des premiers récits des années soixante jusqu'aux textes de la maturité, dans les années quatre-vingt-dix et deux mille.

2. Cadre conceptuel : Le pacte de lecture et l'acte d'écriture

Aborder l'œuvre littéraire exige des outils herméneutiques rigoureux, car le texte constitue une structure close où chaque signe fait sens. La lecture s'apparente à un voyage sémantique, une immersion dans une constellation de mots où le sens se dédouble par rapport à celui de l'écriture. Comme l'affirme Paul Valéry (1982 : 29), l'écrivain ne peut jouir de l'effet instantané de son texte ; cette émotion esthétique est le privilège exclusif du lecteur. L'auteur a ainsi un besoin impératif de son interlocuteur pour co-crée le monde textuel par le seul pouvoir du verbe.

L'écriture devient alors l'espace de libération où l'écrivain déploie son imaginaire, laissant déborder l'inconscient et superposant les images à partir de la mémoire même des mots. Pour Roland Barthes (1975 : 20), l'écriture est précisément ce « compromis entre une liberté et un souvenir », une liberté souveraine dans le geste du choix qui s'inscrit dans la durée pour transmettre des valeurs au sein d'un monde sans frontières. Dans l'univers djebarien, le dialogue, la communication et la parole s'imposent comme des stratégies majeures pour briser la solitude, sortir de soi et négocier le sens avec l'Autre.

Pour Assia Djebar (1988:197) le français s'impose comme l'écrin paradoxal de son univers romanesque, un exil et un royaume dont elle confesse la troublante dualité :

« J'écris en français, langue de l'ancien colonisateur, qui est devenue néanmoins et irréversiblement celle de ma pensée, tandis que je continue à aimer, à souffrir également, à prier (quand parfois je prie) en arabe, ma langue maternelle. Je crois, en outre, que ma langue de souche, celle de tout le Maghreb, je veux dire, la langue berbère, celle d'Antinéa, la reine des Touaregs, où le matriarcat fut longtemps de règle, celle de Jugurtha qui a porté au plus haut l'esprit de résistance contre l'impérialisme romain, cette langue, donc, que je ne peux oublier, dont la scansion m'est toujours présente et que pourtant je ne parle pas, est la forme même où, malgré moi et en moi, je dis "non" comme femme et surtout, me semble-t-il, dans mon effort durable d'écrivain, langue dirai-je de l'irréductibilité. »

Viscéralement, farouchement ancrée dans ses racines ataviques, l'écrivaine n'en demeure pas moins hantée par la perte de contact charnel avec sa langue maternelle. Sa relation avec le français, cette langue de l'Autre, hier encore vecteur de l'oppression coloniale demeure fondamentalement ambiguë. Certes, le verbe français l'exprime et l'émancipe, mais cette situation est source d'un déchirement intime douloureux. En effet, cette langue « installée dans l'opacité d'hier » fait constamment résonner à ses oreilles les plaintes sourdes et les gémissements de ses aïeux opprimés.

Ce désert scriptural, saturé de scènes de violence historique et de guerres ancestrales où tombèrent les cavaliers combattant pour leur dignité, frappe parfois l'auteure d'aphasie. Le français s'apparente alors à une contrainte douloureuse, lourde des relents d'une histoire terrifiante.

Pourtant, Assia Djebar sait que, malgré ces traumatismes, le français demeure la langue de son intellect, l'outil souverain qui lui permet de conceptualiser le monde, de structurer sa pensée et de dialoguer avec autrui. Néanmoins, cette langue de la raison échoue à investir le territoire de l'affectivité et du sentiment pur, relégués aux tréfonds du silence. Lors d'un entretien mémorable avec Lise Gauvin, (1996 :79) elle confessait ainsi que le français ne lui offrait pas la possibilité d'exprimer son intimité profonde ni l'élan de ses désirs ; face à l'expression de l'amour, la langue se fait aride, tel un désert : « ses mots ne se chargent pas de réalité charnelle ». L'image de la langue maternelle, gravée au fer rouge de la mémoire originelle, demeure un astre intérieur qui ne cesse de l'habiter.

3. Axes d'analyse littéraire

A. *L'évolution formelle et la poétique de l'autobiographie collective*

L'écriture autobiographique chez Assia Djébar s'inscrit d'emblée en rupture avec le pacte autobiographique tel que le définit Philippe Lejeune, fondé sur l'identité du narrateur, du personnage et de l'auteur dans l'unicité d'un « je » souverain. Chez Djébar, ce « je » se dérobe continuellement, se dissout dans une polyphonie de voix féminines qui viennent le relayer, le contredire ou l'amplifier. *L'Amour, la fantasia* (1985) illustre magistralement ce geste : le récit de l'enfance de la narratrice s'y trouve constamment interrompu, traversé, redoublé par les archives de la conquête coloniale de 1830 lettres d'officiers, rapports militaires, chroniques de voyageurs et par les témoignages oraux recueillis auprès des femmes ayant vécu la résistance à la colonisation. La mémoire individuelle ne s'énonce ainsi qu'en s'articulant à une mémoire collective, largement occultée par l'historiographie officielle.

Cette poétique de l'autobiographie plurielle, ou polyphonique, repose sur un principe de fragmentation assumée : chapitres brefs, changements de focalisation, alternance entre le document historique et la confidence intime. Le sujet autobiographique ne se constitue plus comme instance souveraine du souvenir, mais comme lieu de passage où convergent d'autres voix, d'autres histoires, d'autres silences. On observe, d'un texte à l'autre, une radicalisation de ce principe : des nouvelles de Femmes d'Alger dans leur appartement (1980), où la parole féminine commence à se libérer d'un espace domestique confiné, jusqu'à *Vaste est la prison* (1995), où la fragmentation formelle atteint son point le plus abouti, mêlant généalogie familiale, histoire de l'écriture berbère et réflexion sur le cinéma. L'autobiographie devient ainsi, chez Djébar, un dispositif d'exhumation : dire son propre parcours revient à faire resurgir, en creux, les trajectoires tues des femmes de sa lignée et de sa communauté.

L'examen chronologique de la production d'Assia Djébar révèle une rupture esthétique majeure entre deux cycles distincts. La première série de romans s'inscrit dans une esthétique classique d'apprentissage, d'aventures ou de fresques historiques, permettant au lecteur de chercher à mieux comprendre le monde et soi-même à travers l'histoire nationale. En revanche, la seconde série opère un virage radical sur le plan formel, stylistique et thématique, adoptant une nature profondément réflexive, philosophique et axée sur la logique et la vérité.

Pour contourner l'interdit de l'exposition de soi propre à la société traditionnelle, Djébar déploie une stratégie scripturale subtile : l'autobiographie collective. Par le biais d'un glissement anaphorique des pronoms et d'un changement de positionnement de la narratrice, elle substitue le « je » au « nous » des femmes algériennes. Ce voile énonciatif protège l'écrivaine du regard du voyeur tout en accomplissant une mission mémorielle capitale : transposer les témoignages de l'oralité à l'écrit, transformant ainsi le silence séculaire des femmes en une parole historique retentissante. Le texte devient alors un miroir identitaire offert au lecteur pour éclairer sa propre réalité.

Frémissement à peine perceptible des paupières, pincement des ailes du nez un peu long et fin, ces détails, je les notais avec hâte, j'y voyais apparaître la bonté véritable, la noblesse secrète de l'être. p. 120-121

B. *Multipllicité langagière et dualité identitaire*

La question de la langue constitue, chez Assia Djébar, le nœud le plus vif de la dualité identitaire. Écrire en français, pour une romancière algérienne née en 1936, ne relève jamais d'un choix neutre : c'est reconduire, dans l'espace même du texte, l'héritage ambivalent de la colonisation. Djébar reprend à son compte l'image, empruntée à Kateb Yacine, de la langue française comme « butin de guerre » : langue du colonisateur, certes, mais langue également détournée, réappropriée,

mise au service d'un projet d'émancipation qui échappe à ses origines. Le français devient ainsi, paradoxalement, l'instrument par lequel se dit ce que l'arabe dialectal, langue de l'intimité féminine et du silence imposé, ne pouvait formuler dans l'espace public.

Cette dualité langagière s'organise autour d'une série d'oppositions structurantes : le français, langue écrite, publique et associée à l'ordre masculin de l'école coloniale, s'oppose à l'arabe et au berbère, langues orales, intimes, corporelles, celles du gynécée et des chants de femmes. Le geste même d'écrire en français ce qui appartient à l'univers féminin arabophone constitue, chez Djébar, un dévoilement paradoxal : elle « parle-écrit », pour reprendre une formule qui lui est chère, en langue étrangère ce qui ne pouvait se transmettre qu'à voix basse, entre femmes, dans la langue maternelle. La scène fondatrice de *L'Amour, la fantasia*, où le père conduit sa fille à l'école française et lui ouvre ainsi l'accès à l'alphabet du colonisateur, cristallise cette dualité originelle : l'entrée dans l'écriture est aussi une sortie hors de l'enfermement traditionnel, mais une sortie qui ne s'effectue jamais sans déchirement ni sans dette envers la langue et la culture laissées derrière soi.

Cette hybridité langagière ne se limite pas à une simple thématisation du bilinguisme : elle affecte la syntaxe même de la phrase djébarienne, travaillée par des rythmes, des sonorités et des tournures qui laissent affleurer, sous la surface du français, la présence de l'arabe et du berbère. On a pu parler, à propos de cette écriture, d'une langue française « habitée » de l'intérieur par une altérité qu'elle ne cherche jamais à effacer. Le lecteur est ainsi constamment renvoyé à l'expérience d'une traduction jamais achevée, où la langue d'écriture porte la trace visible de ce qu'elle transpose sans pouvoir totalement le restituer. C'est précisément dans cet écart, dans cette impossibilité d'une équivalence parfaite entre les langues, que se loge la dualité identitaire : le sujet djébarien n'habite pleinement ni l'une ni l'autre langue, mais l'interstice qui les sépare et, paradoxalement, les relie.

La langue et la culture étant indissociables, l'immersion d'un sujet entre deux systèmes linguistiques distincts reconfigure profondément sa vision du monde et ses modalités scripturales. Écrire dans la langue de l'Autre (le français) place l'écrivain maghrébin dans une tension constante entre la volonté d'affirmation de soi et l'ouverture à l'universel. Chez Assia Djébar, cette dualité n'aboutit pas à une aliénation destructrice, mais à une « symbiose identitaire » dynamique dont l'influence varie selon l'appropriation de ces deux pouvoirs linguistiques.

Les personnages féminins incarnent souvent ce que l'on peut qualifier de « dualité heureuse ». Bien que la parole des personnages laisse parfois poindre une déchirure oscillant entre l'affirmation culturelle et un discours de déconstruction ou de perte des repères, le texte surmonte cette crise en célébrant la richesse de l'altérité. L'identité culturelle y est pensée non comme une essence figée, mais comme une entité mouvante, tributaire des voix plurielles qui la constituent.

À la démarche de chaque femme dans la rue, je peux dire désormais son histoire, sa durée, sa généalogie [...] - du moins, dans nos bourgs, dans nos douars, hors des cavernes, des grottes, des geôles -, j'ai l'audace de prétendre qu'au premier regard, au tout premier regard justement parce que premier, je perçois dans la passagère le passage : de l'ombre au soleil, du silence au mot, de la nuit au nu de la vérité. p167

C. La dialectique de la Tradition et de la Modernité : Une école des valeurs

Il serait réducteur de lire l'œuvre de Djébar à travers une opposition binaire où la tradition figurerait l'oppression et la modernité la libération. Une telle grille de lecture, si elle possède une évidence apparente, méconnaît la complexité du projet djébarien, qui vise moins à rejeter l'héritage ancestral qu'à en proposer une refondation critique. La trajectoire biographique de l'auteure éclaire cette position de seuil : parmi les premières Algériennes à fréquenter le lycée français, puis admise à

l'École normale supérieure de Sèvres, Djébar occupe d'emblée un espace intermédiaire, ni tout à fait dans la tradition dont elle est issue, ni tout à fait absorbée par la modernité occidentale à laquelle son parcours scolaire lui donne accès.

Cette position de seuil se traduit, dans l'écriture, par une réhabilitation constante de la tradition orale féminine, chants de deuil, contes, formules du tissage qui n'est jamais disqualifiée au nom du progrès, mais au contraire réinvestie comme matière littéraire à part entière, placée sur un pied d'égalité avec l'écriture savante héritée de la formation universitaire française. La tradition n'est donc pas le lieu figé d'un passé révolu, mais une école de valeurs, au sens où elle transmet un ensemble de savoirs, de solidarités et de résistances silencieuses que la modernité, à elle seule, ne saurait produire. On peut ainsi avancer que Djébar élabore, à travers cette dialectique, un espace tiers, une hybridité assumée, où l'ancien et le nouveau ne s'excluent pas mais se nourrissent réciproquement, configurant une identité en perpétuelle recomposition plutôt qu'un héritage figé.

Cette réhabilitation de l'oralité traditionnelle ne relève pas d'une simple opération de sauvegarde patrimoniale : elle constitue, dans l'économie même du texte djébarien, un contrepoint critique à l'égard d'une modernité qui, importée telle quelle, risquerait de reconduire une autre forme d'aliénation, cette fois occidentale. En ce sens, la « dialectique » évoquée dans le titre de cet axe ne doit pas s'entendre comme une simple succession chronologique, d'abord la tradition, ensuite la modernité, mais comme un mouvement continu de va-et-vient, où chaque terme vient corriger, nuancer et enrichir l'autre. L'école de valeurs que constitue, chez Djébar, cette dialectique n'enseigne ni le repli identitaire ni l'assimilation sans reste, mais un art du discernement critique, seul à même de permettre l'émergence d'un sujet féminin authentiquement libre.

La tension entre tradition et modernité acquiert une résonance singulière dans le contexte postcolonial maghrébin, où l'individu doit se situer simultanément par rapport aux héritages ancestraux et à l'ouverture sur le monde moderne. En tant qu'historienne de formation, Assia Djébar se distingue par un style d'une grande modernité tout en maintenant un ancrage rigoureux dans les traditions de la société algérienne. Elle met en lumière les coutumes ancestrales transmises de génération en génération par les femmes afin de préserver un patrimoine national menacé de dégradation face aux mutations temporelles.

La structure spatiale de l'œuvre se déploie comme l'isomorphisme rigoureux de la psyché complexe de ses personnages. Chez Assia Djébar, l'écriture surgit tel un cri cathartique qui fait voler en éclats la cloche de verre des traditions séculaires pour laisser advenir des vérités plurielles, jusqu'alors étouffées. Les lieux s'y matérialisent comme les caisses de résonance d'une voix blessée celle de l'opprimée qui, oscillant entre ferveur séditeuse et dignité, tente de donner corps et substance à ses aspirations profondes.

Cette insurrection scripturale se nourrit d'une quadruple tension : l'affirmation de soi, l'attachement viscéral au territoire originel, l'exigence absolue de vérité et la passion de l'acte d'écrire. Ces élans fusionnent en un geste poétique et politique qui s'inscrit à même le réel. L'écriture vient littéralement tatouer l'espace qu'il s'agisse de la nature sauvage, des architectures domestiques, de l'épiderme ou de la conscience des personnages, figeant ainsi dans la matière, et de manière indélébile, le dévoilement de l'injustice historique.

Par cette inscription charnelle, la géographie djébarienne transcende les oppositions binaires traditionnelles. Elle s'affranchit de la structure polarisée analysée par Jacqueline Risset dans son essai *L'amour de la langue* :

« [...] une dichotomie de l'espace où se joue l'option définitive : le dehors et le risque, au lieu de la prison de mes semblables. »

Loin de se résoudre à cette alternative tragique entre l'exil périlleux et la claustration domestique, le roman invente un tiers-lieu d'émancipation où le dedans et le dehors se réconcilient par le pouvoir de la parole retrouvée.

Le texte djebarien se déploie ainsi comme une véritable « école des valeurs fondamentales », une formation gratuite sur les valeurs de vie. Il invite à abolir les rapports de force et les luttes de pouvoir pour s'ouvrir à l'énergie de l'amour, à la synchronicité des événements et aux lois universelles, offrant ainsi un panorama de plusieurs visions du monde à travers une pluralité interprétative en perpétuelle évolution.

4. Conclusion

En somme, les trois axes envisagés l'évolution formelle de l'autobiographie collective, multiplicité langagière, dialectique de la tradition et de la modernité, dessinent, chez Assia Djébar, une progression cohérente qui va de la forme au medium, puis du medium au contenu axiologique de l'œuvre. Ce parcours converge vers une même conclusion : la dualité identitaire, loin d'être vécue comme une fracture irréductible, devient chez Djébar le principe même d'une écriture de la symbiose. Le sujet djebarien ne choisit pas entre les langues, entre les mémoires, entre l'héritage et l'émancipation ; il les fait coexister dans un même geste d'écriture, où la tension elle-même engendre la création. C'est en ce sens que l'œuvre de Djébar peut être lue comme une réponse littéraire exemplaire à la question, plus vaste, de l'identité postcoloniale : non pas une identité de synthèse pacifiée, mais une identité de symbiose, vivante précisément parce que traversée par ses propres contradictions.

L'écriture d'Assia Djébar s'affirme comme un carrefour esthétique où convergent l'histoire, la culture et les quêtes identitaires. Par le biais d'une polyphonie narrative et d'innovations formelles remarquables, elle réussit à commuer le silence des femmes en une instance de parole dotée d'un pouvoir de transformation sociale. La dualité identitaire et la multiplicité linguistique, loin de consommer la rupture sémantique entre l'auteure et son lecteur qui s'est parfois senti étranger face aux mutations du texte, enrichissent l'œuvre d'un dynamisme interprétatif perpétuel. En définitive, l'œuvre djebarienne démontre que la francophonie littéraire maghrébine est le lieu d'une endosmose culturelle féconde, où le métissage des langues devient le miroir d'une identité souveraine, plurielle et résolument tournée vers l'universel.

Gérard Genette note que (1966:131) « *La littérature est bien ce champ plastique, cet espace courbe où les rapports les plus inattendus et les rencontres les plus paradoxales sont à chaque instant possibles.* »

Ainsi se dessine la figure d'une langue doublement étrangère pour l'écrivaine, selon Jacques Derrida (1996:74-75) « *Ce n'est pas la langue maternelle de l'écrivain, et ce n'est pas une langue acquise par l'intermédiaire du père, cette langue étrangère imposée devient la langue maternelle, en vérité, le substitut d'une langue maternelle* »

Écartelée entre ces deux polarités linguistiques, Assia Djébar s'efforce de frayer une voie médiane, un chemin de crête qui lui permette de faire résonner sa voix propre au cœur de l'exil, sans jamais renier ses origines ni s'emmurer dans un repli identitaire stérile. C'est dans ce dépassement de l'exil scriptural qu'elle choisit de retourner aux sources vivifiantes de l'oralité, irriguant son écriture française des souffles, des rythmes et des voix de sa terre natale.

Bibliographie de référence

- Djebbar, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985.
- Djebbar, Assia, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Des femmes, 1980.
- Djebbar, Assia, *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel, 1995.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- Lise Gauvin, Assia Djebbar, *territoires des langues*, entretien, 1996, p. 79.
- Calle-Gruber, Mireille, *Assia Djebbar ou la résistance de l'écriture*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.
- Adam, Jean-Michel (2005). *La linguistique textuelle : Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : Armand Colin.
- Bensmaïa, Réda, *Experimental Nations: Or, the Invention of the Maghreb*, Princeton, Princeton University Press, 2003.
- Barthes, Roland (1975). *Le Degré zéro de l'écriture*. Paris : Éditions du Seuil, p. 20.
- Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, pp. 74, 75.
- Gérard Genette, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966, p 131
- Mortimer, Mildred. «Entretien avec Assia Djebbar, écrivain algérienne, in *Research in African literatures*, vol 19, n° 2, summer 1988, pp. 197-205.
- Valéry, Paul (1982). *Variété* (Œuvres I). Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, p. 29.